

Les Polonais en Sibérie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **10 (1872)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181761>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nous ne parlons pas du Jura bernois, de la partie romande de Fribourg et du bas-Valais, dont nous n'avons pu encore nous procurer les chiffres qui les concernent, pour le dernier recensement fédéral.

La population bernoise qui émigre dans les autres cantons pour s'y établir s'élevait à plus de 57,000 âmes en 1860, c'est une augmentation de 55 p. % depuis 1850, dont un quart dans le canton de Vaud (10,300 en 1850, 14,000 en 1860, et probablement plus de 20,000 en 1870, soit le 12^e de sa population totale. — Le chiffre est encore plus fort pour le canton de Neuchâtel, près de 19,800 Bernois en 1860.

Pour en revenir aux diverses langues de la Suisse, on a calculé que le français est parlé sur un territoire de 400 lieues carrées, l'italien sur 140 et le romanche sur 150. Le reste appartient à la Suisse allemande.

Le savant Stalder, qui a publié il y a déjà cinquante ans un ouvrage complet sur les langues de la Suisse, avec la parabole de l'enfant prodigue dans tous les dialectes, comptait 72 patois différents parmi lesquels 41 allemands, 21 français, 8 italiens et 6 romanches ou ladins. Il est vrai que plusieurs de ces dialectes varient plus par la prononciation que par le fond.

D'intéressants essais ont été faits ces dernières années pour fixer la grammaire et le Dictionnaire de la langue romanche, dans laquelle se publient 2 ou 3 petits journaux.

Plusieurs écrivains distingués ont écrit dans les dialectes de la Suisse allemande, Gotthelf (Bitzius) dans celui de Berne, Ustéri dans celui de Zurich, etc. — Dans la Suisse romande, le *Conteur vaudois* régale souvent ses lecteurs de désopilantes histoires ou de piquants couplets, dûs à des écrivains aimés du public; le *Messager des Alpes* et d'autres feuilles encore contribuent aussi pour leur part à nous conserver notre naïf et malicieux patois romand.

Alex. M.

Les Polonais en Sibérie.

Il y a en Pologne un mot qui dépasse peut-être tout ce que l'éloquence humaine a su trouver pour donner un accent au désespoir; c'est le mot « à ne plus nous revoir! » qu'adresse d'ordinaire à sa famille, à ses amis, tout condamné politique au moment de s'acheminer vers la Sibérie. « A ne plus nous revoir!... » car le seul moyen de se trouver encore avec ces êtres chéris, ce serait de les rencontrer un jour dans le même lieu du supplice, tant la conviction est grande qu'une fois déporté dans ces régions de douleur on ne les quitte plus, et que la Sibérie ne lâche point sa proie.

Depuis bientôt un siècle, elle enlève à la Pologne ses enfants les plus généreux, ses femmes les plus dévouées. A ces contrées de neige et de sang se reporte la pensée de tout Polonais qui veut interroger les souvenirs de sa famille, et alors même que le poète rêve pour son pays un avenir de liberté et de bonheur, c'est encore la Sibérie qui se dresse devant lui, demandant des victimes même après la victoire. Pays mystérieux et lugubre « d'où l'on ne revient jamais » comme le dit le paysan polonais.

Et cependant on en revient parfois. Parfois à l'avènement d'un tsar au trône, une amnistie qui, quoique très incomplète, n'en est pas moins surnommée *générale*, rend aux familles éplorées ceux qui n'ont pas succombé à la peine; cela

est du moins arrivé deux fois depuis un siècle, à l'avènement de Paul I^{er} et d'Alexandre II; l'empereur Nicolas n'a jamais connu pareille faiblesse. Dans d'autres cas, très rares, des instances, des prières appuyées par une haute protection obtiennent, après de longs et persévérants efforts, le retour d'un condamné. Enfin on a vu même reparaitre au milieu des vivants ceux qui, sans attendre ni espérer une amnistie générale ou individuelle, ont trouvé dans leur audace et leur énergie les moyens de se soustraire à une horrible destinée; mais ce phénomène-là ne s'est rencontré que deux fois depuis un siècle.

Plusieurs de ces revenants ont fait le récit de leur séjour dans ces tristes parages, d'autres ont laissé des notes sur les lieux mêmes et pieusement recueillies. C'est ainsi que la littérature polonaise possède une collection assez riche de ces écrits des *Sibériens*, qui, malgré la monotonie du sujet, ne manquent certes pas de variété.

Quelles sont étranges, en effet, ces aventures de Beniowski, soldat de Bar, déporté au Kamtchatka, y organisant une vaste conspiration avec les indigènes sauvages, faisant prêter aux kamtchadales un serment de fidélité à la confédération de Bar, passant avec eux le détroit de Behring, conquérant Madagascar et venant en offrir la suzeraineté au roi de France! Bien différentes sont les destinées du général Kopec, relégué quelques années après dans ces mêmes contrées. Soumis, patient et presque serein pendant tout le temps de l'exil, son esprit s'obscurcit au moment même où il apprend que l'heure de la délivrance a sonné: la joie est trop forte pour son âme; il ne rapporte dans sa patrie que les débris de sa raison, et il n'a plus que de rares moments de lucidité dont il profite pour dicter quelques pages calmes et douces sur un passé plein de souffrances. Pendant trente ans le pauvre Adolphe Januskiewicz note tous les jours pour sa vieille mère restée en Lithuanie, chaque événement d'une vie passée dans les steppes, au milieu des Kirghis; la main d'un frère vient récemment de nous dévoiler tout ce que ce cœur généreux contenait de courage indomptable et d'amour filial.

Une des plus remarquables publications de cette littérature dite déportée, est celle que nous a donnée, il y a trois ou quatre ans, M. Rufin-Piotrowski. Son livre ne se recommande pas seulement par la richesse des détails et l'ampleur de la composition, mais aussi et surtout parce que l'auteur est un Sibérien *évadé*. C'est là, depuis Beniowski, le seul exemple d'un déporté qui ait tenté une pareille entreprise et qui ait réussi. Encore Beniowski a-t-il eu beaucoup de complices et d'aides; il n'était séparé que par un espace relativement court de la terre de délivrance, tandis que Rufin-Piotrowski n'avait à compter que sur lui-même, et à su traverser la Sibérie dans toute sa longueur, et une grande partie de la Russie d'Europe, faisant toujours à pied le long et périlleux voyage d'au-delà Omsk (Sibérie occidentale), par les monts Ourals à Arkangel, Pétersbourg, Riga, jusqu'en Prusse, sans carte, sans secours, presque sans argent, et ne confiant son secret à aucun être du monde, pour n'envelopper personne dans son sort terrible.

Piotrowski est maintenant un modeste professeur dans une école polonaise des Batignolles que l'émigration doit en partie à la générosité de la France.

La poste aux chiens au Canada.

L'organisation actuelle de la poste aux lettres est certainement un des faits les plus précieux de la civilisation moderne. Nous en jouissons tous plus ou moins, mais nous l'apprécierions sans doute bien davantage si nous venions à en être privés pour un temps, comme les Parisiens durant le siège de leur ville, ou si nous pouvions par l'imagination nous mettre à la place de ces populations des bords du lac Supérieur ou de l'Hudsonie, qui ne reçoivent leurs lettres qu'une fois par mois, au moyen de ce mode de transport.